

Cultiver autrement

Alléger ou adapter les tâches qui ne sont pas indispensables

Pourquoi pense-t-on que, cultiver un jardin, c'est se lancer dans une entreprise à côté de laquelle les « douze travaux » d'Hercule sont une aimable promenade ?

La « mauvaise herbe » la plus difficile à arracher est dans notre tête : c'est la croyance selon laquelle tout repose sur nos épaules, que la nature ne saurait être productive sans être arrosée par notre sueur, qu'un bon jardinier est un jardinier qui DOIT agir. Eh bien non ! Les abeilles n'ont pas besoin de nous pour polliniser les fleurs ni ces fleurs pour se transformer en fruits. Les vers de terre font très bien leur travail de laboureurs tout seuls. Rangeons au placard ce fantôme de démiurges. Au jardin, le mieux est toujours l'ennemi du bien : trop d'engrais, trop de taille, trop d'arrosage, trop de traitements, trop de bouleversement des sols égalent beaucoup d'efforts, de temps et d'argent. Pour obtenir quoi ? Des maladies et ravageurs, une terre épuisée ou tassée, des plantes indésirables partout, un paysage sans grâce...

Alors on se détend et on boit frais au potager !



Un jardinier n'est pas obligé d'agir dans le jardin, la nature sait travailler seule.



Échelonner les semis d'une même variété

Pourquoi le fait-on ?

Pour étaler les récoltes dans le temps.

Le problème

Cette technique demande qu'on ressorte plusieurs fois les outils, les graines, l'arrosoir... Elle laisse aussi, en attendant le semis suivant, une partie de l'espace inutilisé.

Pourquoi est-ce parfois indispensable ?

Pour les légumes qui produisent tout d'un coup, ne peuvent attendre d'être récoltés et se conservent mal. C'est surtout le cas des radis.

Comment s'en passer ?

Les plantes, y compris celles de la même variété, ne se développent pas toutes au même rythme. Nous observons ainsi des carottes déjà bien formées jouxtant des racines plus petites pourtant semées au même moment. Nombre de légumes peuvent se récolter à différents stades de maturité : carottes, pommes de terre, navets, ail, oignons... Les tomates, courgettes, petits pois, haricots et salades produisent naturellement en plusieurs vagues. Enfin, semer en même temps différentes variétés, précoces et tardives, permet d'allonger la saison de récolte. Par exemple, les haricots nains produisent plus tôt et moins longtemps que les haricots à rames, qui vont prendre le temps de développer leur longue tige avant de commencer à fleurir et à faire des gousses.



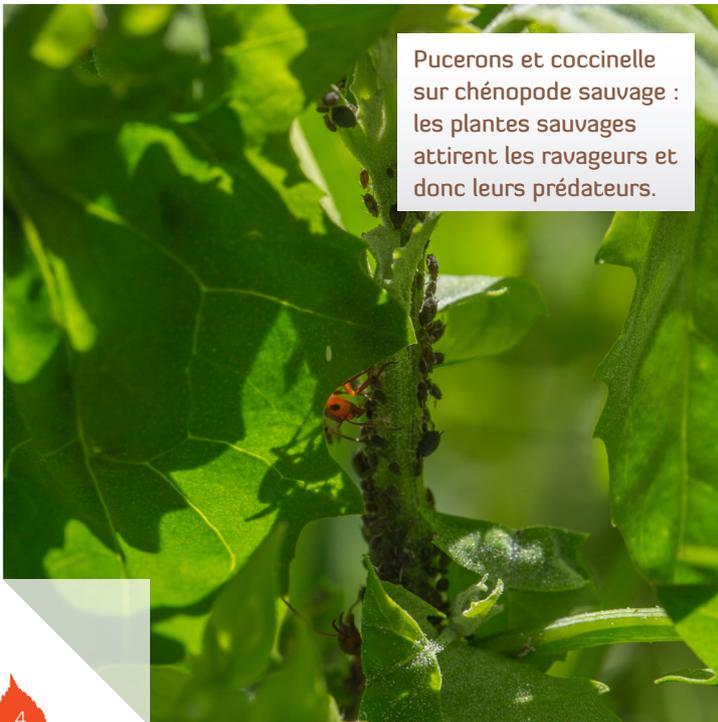
Des jeunes pousses de haricots nains.



Jeunes pousses de haricots nains au premier plan, pieds plus « âgés » d'une autre variété de haricots au deuxième plan. Je sème au fur et à mesure que la place se libère.



Les syrphes, sortes de mouches « déguisées » en guêpes, sont aussi de redoutables prédatrices de pucerons.



Pucerons et coccinelle sur chénopode sauvage : les plantes sauvages attirent les ravageurs et donc leurs prédateurs.

Faire travailler les autres

Vive les sales bêtes !

Un beau jardin, sain, productif et facile d'entretien, est naturellement peuplé de « sales bêtes », qui ont une fâcheuse tendance à prendre le jardin pour leur garde-manger : pucerons, punaises, fourmis, chenilles...

Tous ces « nuisibles » sont pourtant utiles. Pourquoi ? C'est très simple : si aucun puceron ne vient attaquer les fèves, il n'y aura pas de coccinelles, pas de chrysopes, pas de syrphes, pas d'aphidius ni d'autres espèces d'insectes prédateurs pour s'attaquer aux pucerons. En effet, quel intérêt ces auxiliaires auraient-ils à venir dans notre jardin s'il n'y a rien à manger pour eux ? Pour se débarrasser de ces « nuisibles », le plus efficace et le moins fatigant est de... les laisser faire, en tout cas jusqu'à un niveau supportable. Et s'ils manquent, de les élever !

Les pucerons

Afin de régler le problème des pucerons pour le restant de l'année, il suffit de tolérer les premières invasions sur des plantes qui n'en souffrent pas trop. Chez nous, les sureaux, fusains d'Europe et rosiers botaniques s'acquittent sans faille de cette mission : ils attirent dès le début du printemps les pucerons, qui, à leur tour, font venir environ trois semaines plus tard la cohorte de leurs prédateurs. On peut aussi cultiver des fèves dans l'unique objectif de les laisser se couvrir de pucerons. Certains les font d'ailleurs pousser en pot pour pouvoir déplacer fèves, pucerons et prédateurs à proximité des cultures à protéger. Les végétaux sauvages sont aussi de bons hôtes : soit ils plaisent aux pucerons, comme le chénopode, soit ils servent de gîte et de couvert à leurs ennemis, comme les orties.

Les traitements

Attention aux traitements, même utilisables en agriculture biologique. De nombreux produits insecticides tuent indifféremment les ravageurs et leurs prédateurs. Une coccinelle aspergée de savon noir va mourir, comme beaucoup d'autres auxiliaires. Nous utilisons ces produits ponctuellement et en dernier recours, après avoir constaté que le niveau d'infestation risque de mettre en péril la survie de la plante ou de ruiner complètement les récoltes, ce qui est très rare. La lutte biologique (utilisation d'insectes ou de bactéries pour cibler certaines espèces de ravageurs, comme les différentes souches de *Bacillus thuringiensis* qui tuent des espèces spécifiques de chenilles) est plus délicate à employer mais fait moins de victimes collatérales. Le meilleur traitement préventif est une aubaine pour les jardiniers paresseux : en faire le moins possible ! C'est-à-dire laisser des espaces en friche et les plantes sauvages pousser, abandonner des tas de pierres, oublier de ramasser les branches pourrissantes, les tiges sèches ou les herbes mortes qui sont autant de refuges et de garde-manger pour les auxiliaires.



Bacillus thuringiensis est un traitement naturel utilisé pour lutter contre les chenilles.



Un nid de fourmis rouges, impressionnantes mais inoffensives.

Les plantes faciles, belles et bonnes

Le potager du vrai paresseux

Il est possible de se fournir en légumes frais du printemps à l'automne, avec un potager qui n'a pas besoin d'être ressemé ou replanté chaque année et qui ne nécessite quasiment aucun soin. La solution se trouve dans les légumes vivaces, dits « perpétuels », associés à des espèces et variétés qui se resèment toutes seules. Les premiers ont pris le temps de bien s'installer dans le sol. Quant aux secondes, si elles germent spontanément dans le jardin au fil des générations, c'est qu'elles sont parfaitement adaptées au terrain et au climat. Résultat : besoin de moins d'arrosage et peu de maladies ou de ravageurs.

La rhubarbe (vivace)

La rhubarbe est difficile à trouver sur les étals des marchés et vendue souvent assez cher. Pourtant, sa culture est enfantine. Sa seule exigence : un sol riche et assez frais.

Côté esthétique

Les bourgeons de rhubarbe, qui pointent très tôt au printemps, présentent des circonvolutions de cerneaux de noix avant de se déplier en grandes feuilles satinées majestueuses. La floraison, avec des grappes de minuscules fleurs portées sur une tige très haute, est spectaculaire mais il

faut couper la tige florale si on veut privilégier la récolte. Seuls les pétioles des rhubarbes, c'est-à-dire les tiges, sont comestibles.

Comment nous faisons

Pour disposer de deux à trois récoltes pendant la saison, nous préservons les jeunes feuilles du milieu, correspondant à environ un tiers de la touffe. Nous paillons avec les feuilles non comestibles lors de la cueillette des tiges. Nous apportons un seau de compost ou de fumier à chaque pied au printemps. Un pied de rhubarbe est productif pendant plusieurs années et s'étoffe peu à peu. On le multiplie en prélevant un segment de racine portant un départ de feuilles.

Le topinambour (vivace)

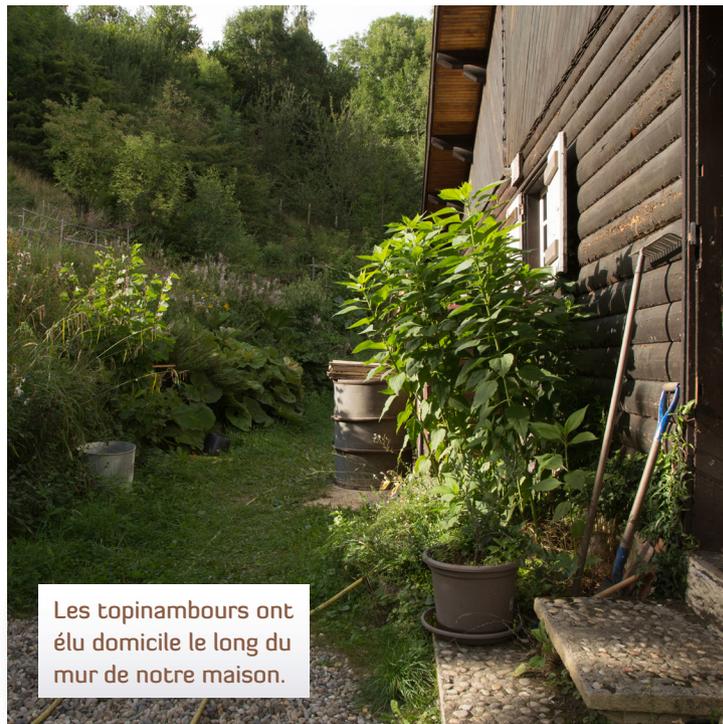
La culture du topinambour est inratable. Seuls les campagnols peuvent faire le ménage dans les cultures mais sans arriver à tout dévorer. Les topinambours se récoltent une fois que la tige a séché. Ils se conservent très bien en terre mais mal au réfrigérateur, où ils ramollissent rapidement.

Côté esthétique

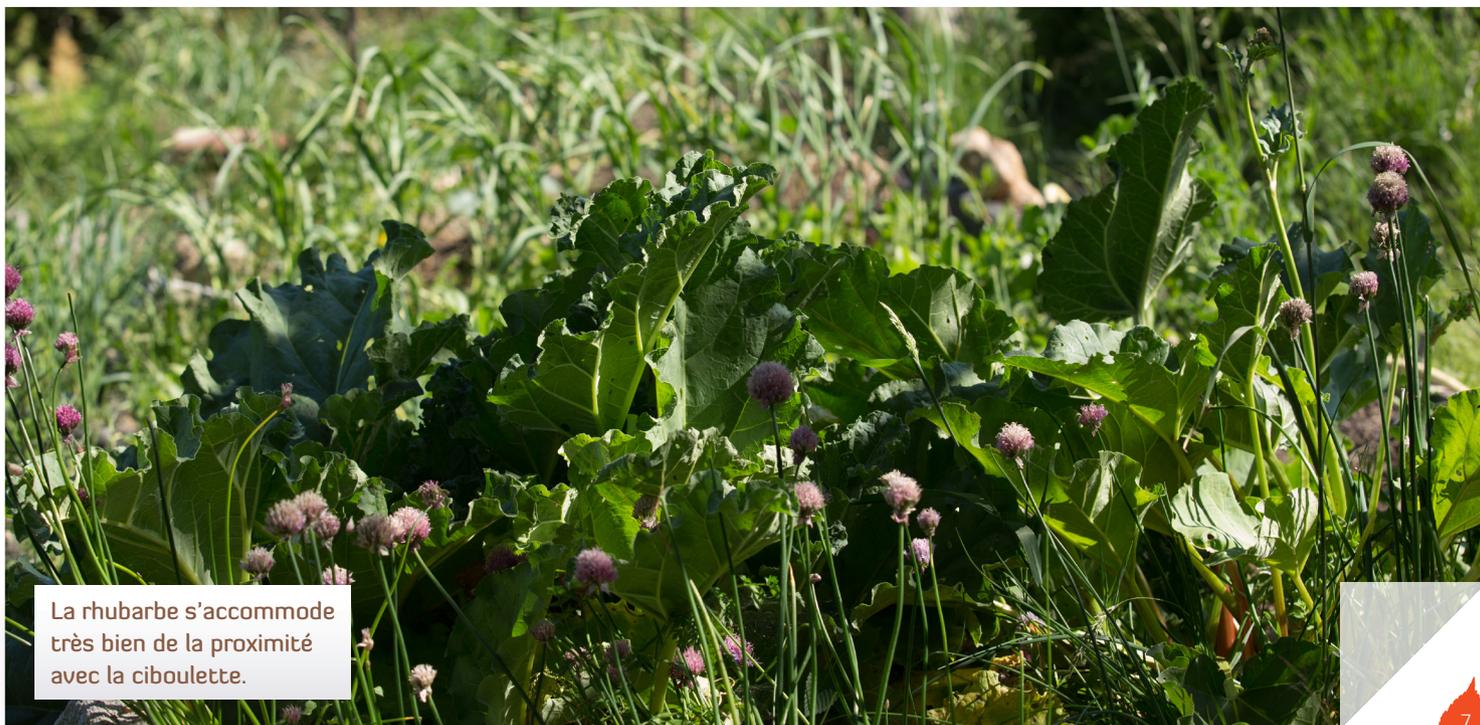
Ce cousin du tournesol en partage la feuille rêche, le port vertical et la fleur jaune à cœur noir qui apparaît en bouquets à l'automne. La végétation puissante du topinambour, qui peut dépasser les 2 mètres de haut en sol frais et fertile, permet d'en faire des haies estivales faciles à cultiver. Il est capable de pousser partout, il sera simplement plus petit dans une terre sèche et ingrate.



Le chou Daubenton, légume vivace, est l'une des cultures idéales du potagiste paresseux.



Les topinambours ont élu domicile le long du mur de notre maison.



La rhubarbe s'accommode très bien de la proximité avec la ciboulette.

Se fournir malin

Un jardinier lâché au printemps dans sa jardinerie préférée ou dans une fête des plantes, c'est comme une fashion victim qui se précipite le premier jour des soldes : ça donne un caddie aussi rempli qu'un compte bancaire allégé, avec parfois quelques regrets à la clé ! Il n'est pas question de se frustrer, seulement de se prémunir contre les déceptions et les efforts inutiles.

Acheter durable

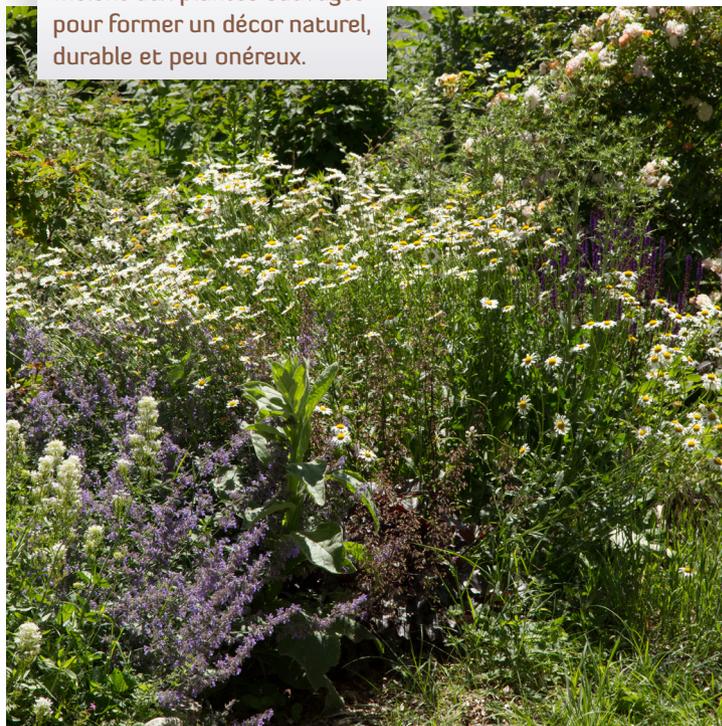
La base est déjà de choisir des plantes qui ont une bonne chance de se plaire dans son jardin. Faire auparavant un tour du propriétaire permet de repérer les espaces vacants et leur caractéristiques : nature du sol (sec, frais...), exposition (soleil ou ombre), à l'abri ou non des vents dominants froids qui peuvent faire geler les espèces frileuses... Cette précaution simple aide à sélectionner des plantes adaptées et à s'assurer que la place est disponible pour les installer.

Les plantes vivaces repoussent chaque année, sont de plus en plus belles et se multiplient au fil du temps. Elles reviennent ainsi beaucoup moins cher que les annuelles qu'il faut racheter à chaque printemps, en dehors de quelques espèces qui peuvent se ressemer.

Les spécimens trapus, bien ramifiés, petits et sans fleurs ont les meilleures chances de reprise. À l'inverse, les grandes tiges dégingandées, disproportionnées par rapport au volume des racines, signalent que le végétal est resté trop longtemps en pot ou a manqué de lumière. Une



Les fleurs vivaces achetées dans les jardinerie se mêlent aux plantes sauvages pour former un décor naturel, durable et peu onéreux.



plante qui est en train de fleurir ou de fructifier est très sensible au choc de la plantation. Il vaut mieux couper fleurs et fruits pour l'inciter à s'occuper en priorité de ses racines. Idem pour les arbres et arbustes : privilégiez toujours les plus jeunes, ce sont les moins chers, ils s'adapteront vite et bien et rattraperont en peu de temps des exemplaires achetés plus grands.

Réclamez à votre jardinerie préférée des espèces et variétés indigènes et proches du type « sauvages ». Elles sont plus robustes, nécessitent peu d'entretien et résistent davantage aux maladies. Ainsi, si elles paraissent moins spectaculaires de prime abord, ces plantes ordinaires seront en meilleure santé, donc bien plus jolies que les beautés fragiles qui ont été fabriquées avant tout pour le spectacle...

Si vous n'êtes pas allergique au latin, la dénomination botanique permet de s'y retrouver sans erreur alors que les noms communs peuvent porter à confusion. Par exemple, le lilas des indes (*Lagerstroemia indica*) ne fait pas partie de la même famille et n'a rien à voir avec le lilas commun (*Syringa vulgaris*).

Faire coup double

Un grand nombre d'espèces vendues en godet peuvent être divisées en deux ou en trois dès la plantation. Il est facile de les repérer : ce sont celles qui ont plusieurs pousses sortant de la terre. Par exemple : les graminées, les géraniums, les menthes, les asters, les ciboulettes, quasiment tous les couvre-sols (joubarbes, sédums ou petites campanules)... On obtient ainsi, pour le prix d'un godet, plusieurs petits plants qui vont rapidement s'étoffer.



Fritillaire pintade, sublime dans les zones un peu humides du jardin.



Des marguerites toutes simples : vivaces, sans soucis et si jolies !